LA BATAILLE DE TRIPOLI

(26 OCTOBRE 1911)

vécue et chantée

par

F. T. MARINETTI

18.me mille

EDIZIONI FUTURISTE
DI « POESIA »
MILANO - Corso Venezia, 61
1912

all'amico Romolo
Bruschetti

Futurismo Marinetti

PASSATISMO

Œuvres de F. T. MARINETTI

La Conquête des Etoiles, poème épique. (3.me édition). *Editions de la « Plume ».* Paris	Frs.	3.50
Destruction, poèmes. *Léon Vanier, éditeur.* Paris . . .	»	3.50
La Momie Sanglante, poème dramatique. *Editions du « Verde e azzurro ».* Milan . . . . :	»	2.—
D'Annunzio intime, (4.me édition. *Editions du « Verde e Azzurro ».* Milan	»	2.—
Le Roi Bombance, tragédie satirique. (3.me édition). *Editions du « Mercure de France ».* Paris	»	3.50
La Ville charnelle, (4.me édition). *E. Sansot et C.ie, éditeurs.* Paris.	»	3.50
Les Dieux s'en vont, D'Annunzio reste, (11.me édition). *E. Sansot et C.ie, éditeurs* Paris	»	3.50
La Conquête des Etoiles, (4.me édition suivie des jugements de la Presse internationale) *E. Sansot et C.ie, éditeurs.* Paris.	»	3.50
Poupées électriques, drame en trois actes en prose, avec une préface sur le Futurisme. (4.me édition). *E. Sansot et C.ie, éditeurs.* Paris	»	3.50
Enquête internationale sur le vers libre, précedée du premier Manifeste du Futurisme. (8.me mille). *Editions Futuristes de « Poesia ».* Milano.	»	3.50
Mafarka le Futuriste, roman africain. (21.me mille). *E. Sansot et C.ie, éditeurs.* Paris	»	3.50
Re Baldoria, traduzione della tragedia satirica *« Le Roi Bombance ». Fratelli Treves, editori.* Milano	»	4.—
Mafarka il Futurista, romanzo, tradotto da Decio Cinti. (12.° migliaio). *Edizioni Futuriste di « Poesia ».* Milano.	»	3.50
Le Futurisme, (12.me mille). *E. Sansot et C.ie, éditeurs.* Paris	»	3.50

LA BATAILLE DE TRIPOLI

(26 OCTOBRE 1911)

vécue et chantée

par

F. T. MARINETTI

EDIZIONI FUTURISTE
DI "POESIA,,
MILANO - Corso Venezia, 61
1912



Pour la guerre, seule hygiène du monde et seule morale éducatrice

Nous, Futuristes, qui, depuis deux ans, bravant les sifflets des Podagres et des Paralytiques, glorifions l'amour du danger et de la violence, le militarisme, le patriotisme, la *Guerre, « seule hygiène du monde et seule morale éducatrice »*, sommes heureux, finalement, de vivre cette grande heure futuriste de l'Italie, tandis qu'agonise l'immonde race des pacifistes, désormais terrés dans les caves profondes de leur ridicule Palais de La Haye.

Nous avons récemment culbuté à coups de poing, dans les rues et dans les meetings, nos adversaires les plus acharnés, en leur crachant au visage ces fermes principes:

1. L'individu et le peuple ont toutes les libertés, sauf la liberté d'être lâches.

2. Le mot *Italie* doit resplendir bien au-dessus du mot *Liberté.*

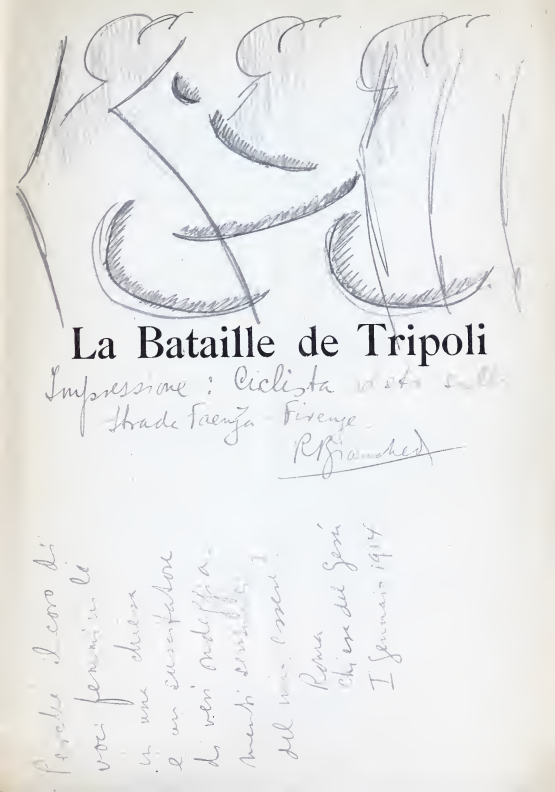
3. Il faut que le souvenir fastidieux de la grandeur romaine soit enfin biffé par une grandeur italienne cent fois plus grande.

L'Italie ne nous apparaît plus que sous la forme puissante d'un beau *Dreadnoutgh,* avec son escadrille d'îles-torpilleurs....

Fiers de sentir que la ferveur belliquese de la nation égale enfin celle qui nous a toujours animés, nous invitons le Gouvernement italien, devenu futuriste, à immensifier toutes les ambitions nationales, en méprisant les stupides accusations de piraterie et en proclamant la naissance du *PANITALIANISME.*

Poètes, peintres, sculpteurs et musiciens futuristes d'Italie, jusqu'à ce que la guerre soit terminée, laissez là vers, pinceaux, ciseaux et orchestres! Elles ont commencé, les rouges vacances du génie!... Aujourd'hui nous ne pouvons rien admirer, sinon les symphonies formidables des *shrapnels* et les folles sculptures que notre artillerie inspirée taille à coups de mitraille dans les masses ennemies!

F. T. MARINETTI.


La Bataille de Tripoli
Impressione : Ciclista
Strade Faenza - Firenze
I Gennaio 1914

Tutti i filosofi-capponi si
ostinano a parlare della nostra
piccolezza, della nostra insigni-
ficanza, e dell'inanità dei
nostri sforzi, ma state
zitti, collezione di mummie
e d'impotenti! noi generazione
di ingegneri e di costruttori
vi sputiamo in faccia la
nostra grande fede: noi
siamo il centro del mondo
il mondo non esisterebbe se
noi non lo sentissimo
noi siamo i creatori del
l'unico mondo che esiste,
cioè del mondo di ognuno
di noi, cioè l'unico che
conti perché morti noi
esso muore! —

Che sia un poco esagerato?

[illegible]

Ce récit futuriste a été publié dans l'Intransigeant *(25, 26, 27, 28, 29, 30, 31 Décembre 1911).*

I.

Les sentinelles perdues.

Le 25 octobre à trois heures de l'après-midi le lieutenant Marri et ses quinze fantassins vêtus de gris étaient couchés à plat-ventre sur la crête de la plus haute des collines, à deux kilomètres de la palmeraie de la Bumeliana, toute bordée de tranchées.

Leur sentinelle debout, le fusil en bandoulière, claquait comme un drapeau quand les rafales du *ghibli*

s'abattaient sur la dune pour en épuiser les jeunes mamelles vivantes, lisses et charnelles.

Alors ils tournaient tous mécaniquement le dos, comme de souples arbustes, à l'avalanche rouge, dont ils émergeaient peu à peu en se frottant les yeux, pour déchiffrer encore au loin, dans l'aveuglante réverbération, les taches suspectes du désert...

Le désert et ses troupeaux fauves de sables immensément couchés en rond tout autour d'un soleil affamé qui en dépèce un tas écorché vif, là-bas, entre ses pattes vermeilles.

Embrasement lugubre de la piste solaire où cheminent aveuglées les caravanes lasses, parmi la puanteur mielleuse et chaude des fientes, des toisons et des laines rôties. Routes jalonnées par des carcasses pourrissantes de chameaux auréolés de mouches... Millions de traces éphémères, pieds et sabots à la suite, sans fin, interminable chaîne de râles, de jurons et de crachats boueux. Journées de pas et d'efforts entassés avec au bout, dans la malédiction rouge des soirs, l'épouvantable aridité d'un puits.

Nuits que la fatigue écrase sous les pierres des étoiles et des chiens acharnés, parmi les sacs torrides, pleins de gommes, d'éponges et de plumes d'autruche. dans l'aigreur ammoniacale des peaux qui fermentent! Nuits que la soif dévaste et prolonge au delà de cent siècles !...

Routes aux ondulations méthodiques qui se hâtent et se poursuivent vers l'inconnu... Vous ouvrez mystérieusement vos sentiers comme de longs doigts légers qui se perdent et se noient au hasard cà et là...

Pourquoi. mais pourquoi donc le nomade solitaire a tout à coup cessé de marquer son pas? Envolé peut-être? Plus de traces... Mais elles reprennent plus loin avec tant de tristesse, les routes désabusées et sceptiques qui s'en vont parfois côte à côte, s'épousent brusquement, puis se quittent en cadence vers le vaste désespoir des horizons, et, sans se dire adieu plongent chacune derrière une colline, à jamais, à jamais...

A pas lents, avec les pelotons de sentinelles perdues, les rayons cramoisis du soleil déclinant rentrent

dans les tranchées, sous les palmiers rêveurs qui alanguissent de plus en plus leurs nonchalantes explosions de feuillages.

Les plus grands hochent leur tête emplumée, chefs de tribu qui somnolent sur la béatitude fraîche et sucrée des vergers. Sous mes pieds les premières vagues sablonneuses du désert, au bord de l'oasis, ont une tendre couleur de cannelle; plus loin, les courbes incarnadines d'un corps féminin, plus loin encore des moires et des ondulations que la brise du soir râtisse et cisèle délicatement...

Une brise lâche et fatiguée dont les mains fluettes pianotent distraitement sur les collines. Par à-coups étranges, elle se dresse et se tord dans la hâte farouche de ranimer partout, partout, les dunes mortes d'ennui. Alors l'immensurable désert se couvre des plus fascinantes émotions de couleur. Ici beige, là rose, deux kilomètres plus loin gris-bleu, et enfin là-bas orgueilleusement orangé.

Dans un vaste et circulaire frémissement de désirs

lumineux, le désert, tout à coup vivant, semble entraîner derrière lui tout l'horizon et son peuple de nuages pourprés à l'assaut de l'oasis pour l'étouffer sauvagement d'amour.

Passion effrénée du désert! Respiration majestueuse des dunes fauves, ces lionnes dormantes qui font parfois tournoyer leur queue puissante au panache de sable. Elles s'effacent et se métamorphosent. Le désert n'est plus qu'un innombrable peuple de boas mordorés et repus, sur lequel le soleil descend de plus en plus gros, pesamment, par saccades. Grand œuf diaphane incandescent et rose, le soleil s'ovalise graduellement et s'aplatit en touchant les dunes, salies de vieil or, de Gargaresch.

2.

L'orchestre des tranchées nocturnes.

Autour des puits de la Bumeliana, sous les oliviers touffus, trois chameaux, confortablement couchés dans le sable, se gargarisaient de joie comme de vieilles gargouilles en mêlant leur crachottement au teuf-teuf de la pompe à vapeur qui abreuve la ville.

Stridences et dissonances futuristes dans l'orchestre profond des tranchées aux pertuis sinueux et aux caves sonores, parmi le va-et-vient des baïonnettes, archets de violons, que la baguette rouge du couchant directeur enflamme d'enthousiasme.

C'est lui qui, d'un geste vaste, ramasse les flûtes

éparses des oiseaux dans les arbres et les harpes plaintives des insectes, le craquement des branches, les crissements des pierres...

C'est lui qui arrête net les tympans des gamelles et des fusils entrechoqués, pour laisser chanter à pleine voix sur l'orchestre en sourdine toutes les étoiles en habits d'or, les bras ouverts, debout sur la rampe du ciel.

Et voilà une dame au spectacle: en grand décolleté. le désert étale, en effet, sa gorge vaste aux mille courbes liquéfiées, toutes vernies de fard rose sous les pierreries croulantes de la nuit prodigue.

— A quand la bataille, commandant?

— Allons souper mon ami.... me répondit mon hôte, le capitaine de vaisseau Savino, qui commandait la batterie de la Bumeliana.

Voici sa case, bâtie avec des caisses à munitions remplies de sable, sur un tertre qui domine un peu la

tranchée. Savino et le capitaine De Rossi s'attablent avec moi autour des plus chauds, plus rouges et plus exquis maccheroni du monde, que nous savourons dans le silence religieux d'une veille de bataille.

Les muscles puissants et feuillus d'un olivier nous abritent. Tous nos compliments, à voix basse, à Fasulo, le marin cuisinier, qui accroche soigneusement des couvertures aux branches basses pour cacher notre chandelle fixée dans le goulot d'une bouteille.

Ilot de bien-être nonchalant dans la mer des ténèbres insidieuses.

Des beeftecks, un poulet, des biscuits, le café, une fine, et quoi encore? La cigarette turque, bien entendu, que l'on tient renversée dans le creux de la main, abat-jour.

La table disparaît. Nous revoilà debout dans le poudroiement étoilé de la nuit africaine...

Joie de laisser monter son cœur jusqu'au Zénith, tandis qu'à nos pieds les tranchées grouillent silencieusement avec leurs petits canons trapus, dogues à

la chaîne, figés dans leur élan, gueule tendue sur la noirceur grisonnante du désert.

« Étoiles couleur de danger, vous dont j'ai si souvent envié l'insolence lumineuse et les aventures guerrières, je me sens fier de votre forte amitié, car nous sommes dignes de vous, nous les noctambules qui pouvons enfin jouer à la mort sous vos regards.

« Nos tranchées nocturnes sont aussi belles que les vôtres. Ce n'est plus en rougissant de notre bassesse fainéante et pataugeante, que nous vous contemplons comme autrefois sur le seuil criard des cafés-concerts !

« Que loin, déjà, le temps où vous rampiez penaudes sur les toits des villes pacifistes, pour éclairer les jardins multicolores des chapeaux des cocottes !... Vous leur préférez sans doute ces buissons de baïonnettes !... Debout maintenant sur la dunette de notre

orgueil, la poitrine offerte au vol sournois des projectiles, nous dominons avec vous le désert ironique des voluptés humaines, tandis que dans nos joues s'enfièvre la sublime passion du danger! »

Obéissant à l'élan de mon cœur, les palmiers s'élançaient comme de longs jets d'encre de Chine, en brisant leurs panaches liquides contre les gazes brillantes de la Voie Lactée.

La transparence de la nuit est telle que nos fronts touchent les étoiles. Je me sens enlevé en plein ciel, entraîné au loin par mes yeux multipliés, à long tir, qui déchargent leurs regards comme les balles de notre fusil à répétition, à travers l'oasis, dans le désert, à des distances incalculables.

Le firmament m'offre toute nue sa nudite fraîche. Je plains les vastes oliviers qui ploient vraiment sous la pesanteur blanche et juteuse de ces étoiles trop grosses.

Étoiles énormes, blanches et liquides, qui coulent comme un lait radieux sur les troncs des palmiers et vont cà et là écraser les orges, les blés et les luzernes! Gouttes colossales d'un lait délicieux!...

Voilà plus loin de miroitantes boules d'ivoire. D'autres sont forgées dans un argent gluant qui éblouit. Elles se balancent accrochées aux arbres par les filaments de leurs rayons.

Près de moi, à travers le feuillage, une étoile descend étrangement pareille à un ouistiti tout poudré de neige... La voilà suspendue, par son plus long bras velu de nacre, à cette branche haute... Qu'elles sont belles, sur ma tête, ses innombrables compagnes.... Étoiles, ou plutôt fines déchirures dans la soie bleue du firmament, frottée de chauds parfums.

Devant moi le mousse en sentinelle découpe dans les ténèbres poudroyantes du désert une silhouette triangulaire d'ébène: il porte sur son dos sa couverture de nuit comme un zendado. On secoue, au fond de la tranchée, le marin qui doit le relever de sentinelle,

pauvre dormeur fourbu qui se tord, ne comprend pas, se refuse de comprendre, grogne, puis brusquement se dresse lavé de sommeil, en pleine discipline de combat. Les autres ronflent paisiblement, comme un ressac au fond d'une crique solitaire. La tranchée a pour eux l'odeur acide et rance de la cale et son balancement aventureux et doux !...

Celui-ci, en proie au cauchemar, la face dans le sable, parle rageusement aux esprits profonds de la terre. Près de lui, ce corps qui tremble s'abandonne délicieusement aux longs bras fumeux qui du fond d'un village toscan assoupi sous la lune se prolongent épouvantablement tristes par-dessus la mer, jusqu'aux avant-postes africains.

Dialogues acharnés et sinistres. Par instants le couvercle d'une boîte à munitions fait en retombant le bruit d'un coup de feu. La sentinelle qui commence sa faction secoue sa couverture avec un claquement de lontaine canonnade, puis la jette sur son dos, triangle noir, immobile contre l'haleine fraîche et pleine d'embûches du désert.

— Cré nom de nom! Eteignez-moi ça! — Savino parle à voix basse, rageusement. — Je ne veux pas qu'on fume dans la tranchée!...

Les chuchottements s'étouffent sous le jet incessant des étoiles filantes qui mettent d'admirables vertèbres d'or au firmament. La plus belle descend comme une mouette rose, en rasant la crête des tranchées, vers Gargaresch.

Elle a sans doute frôlé la gâchette d'un fusil, vœu réalisé, coup de feu.

Angoisse.... Un long silence... C'était une fausse alerte. Voilà pourtant que tous les chiens sorciers d'Afrique s'éveillent, dans la profonde palmeraie, parmi les contorsions des sentiers, immenses reptiles et crocodiles embusqués.

Chiens blancs, trop blancs, mouillés de lune et de terreur, chiens-loups aux yeux trop doux, élégants viveurs des charniers, fins connaisseurs d'embuscades et de charognes, sinistres messagers dont les colliers sont rembourrés de lettres...

Dansant des quatre pattes dans les entrailles d'un cadavre, l'échine arquée et secouée par les poulies et les marteaux de leur voix, ils hurlent sans fin contre les ombres terrifiantes dont fourmillent les futaies. Et ce sont des chaînes interminables de cris lugubres qui s'entremordent, de fourré en fourré, par les sentiers creux, longs couloirs de sanglots monotones et de plaintes humaines....

A moins que ce ne soit le formidable cri de détresse que pousse le quartier juif tordu subitement par la panique d'une révolte arabe?

Ah! bah! J'ai confiance en nos sentinelles qui veillent, la baïonnette au clair, sur les basses terrasses communicantes de Tripoli, tout autour du moulin haletant, poumon colossal de la ville, dont les fenêtres rouges ont l'air d'avoir été percées par des shrapnels.

Inexplicablement une aube fraîche enivre de ses blancheurs la palmeraie. Je reconnais le reflecteur de la *Sicilia*, dont la gerbe grandiose arrose de tendresse amicale les tranchées dures.

Nous sommes tous trempés d'une clarté surnaturelle, parmi les pelletées, les avalanches de pots cassés et de cailloux que nous jette sans fin la voix de chiens.

Piètres chanteurs essoufflés. Répétition angoissante d'un opéra dans la pénombre fourmillante d'un grand théâtre tranché en deux par un long jet de lumière électrique.

Soudainement, pour dominer la voix éclatante de toutes les étoiles et l'infernal crescendo de l'orchestre, la gerbe du réflecteur s'élance jusqu'au zénith, s'y brise en deux tronçons d'argent poudreux, dont le second descend là-bas en s'effilant tout au fond, entre les décors de l'horizon, dans le camp ennemi.

— Fi des illusions optiques ! Les Turcs n'ont pas de reflecteurs !...

Savino s'est pourtant dressé près de moi :

— Fasulo ! Vite, ma lorgnette !... Marins, à vos pièces ! Chargez les deux premières !

Puis, se tournant vers moi :

— Vous voyez, sur les dunes, en face, ces trois

feux rouges... Des falots. Ils parlent ainsi aux Arabes de la ville... Mais nous ne voyons pas d'ici les minarets... Nous aurons demain matin quelque chose de sérieux... Sur la gauche, vous verrez! Une double attaque, quoi! Devant et derrière! Écoutez donc ce roulement de tambours... On distingue les debourkas et les fifres. C'est leur signal de ralliement... Les falots ont disparu! Les Turcs se gardent bien d'attaquer pendant la nuit... Allons nous coucher. Chef canonnier Setter, vous me réveillerez à la moindre alerte!

Dans le case du commandant Savino, couchés l'un près de l'autre sur la natte dure, où crépitent les gouttes de cire d'une chandelle oblique, nous causons la dernière cigarette.

— Entendez-vous ?... Les coqs viennent relayer les chiens fourbus !

— Sacré vacarme! Egosillement absurde! Ça commence chaque nuit à une heure!

— Excellents, ces coqs d'Afrique! Je vous en offrirai un à déjeuner! conclut Savino, tout en s'enlisant dans le sable du sommeil.

3.

La bataille.

Cro! crocro! cro! cro! crocro! Y a-t-il longtemps, peut-être un quart d'heure, que je rêve d'être au bord d'un étang, parmi les croassements d'un peuple de crapauds en amour?... Suis-je éveillé, après tant de fatigues?... Mais oui, ce que j'entends est bien le bruit d'une fusillade lointaine... Savino n'est plus à mes côtés. Disparu. Par la porte ouverte, carré noir mais pâlissant de la nuit extérieure, s'engouffre le fracas de la bataille déjá plus proche qui se hâte, qui monte et m'enveloppe.

A ma gauche, derrière le mur de la case, c'est la crépitation terrible de tous les fusils de la tranchée.

Une voix rude crie :

— Feu! Feu! Feu!

Géante machine à coudre l'horizon, qui déclanche par saccades irritées ses aiguilles violentes dans l'étoffe lourde des ténèbres! Images fougueuses, impressions par centaines, le tout en trois secondes...

Je bondis hors de la case. L' olivier tout entier pleut ses olives sur ma tête.... On ne voit donc rien dans une bataille? Autour de moi, dans l'ombre, c'est partout le travail haletant, acharné, mordu d'angoisse, d'un atelier aux mains nombreuses et laborieuses qui font craquer du bois et de l'acier sur un plancher qui saute effroyablement partout.

Que c'est beau! Quelle chance! Une joie délirante serre ma gorge. Je sens, je sens en moi que tout l'infini des rêves est dépassé!... Fi de la prudence!... Se garer derrière le tronc d'un palmier peut servir tout au plus à compter vos destinées de mort par leur claquement sur l' écorce. Du moment que je n'ai qu' un revolver dans ma main, je me contente

de contrôler les célèbres images de la littérature militaire.

Oui, les balles miaulent, mais seulement quand elles sont contrariées par un obstacle. Elles s'en vont alors en faisant des moulinets, regardant derrière elles tout ce qu'elles n'ont pas troué, ricochant de dépit en dépit et pleurant comme des chats délaissés. Généralement, les balles ont le sifflement goguenard et traînard des gamins qui rentrent de l'école....

Mais où donc est l'ennemi? Voilà.... Voilà!... Ces milliers de chandelles agitées et soufflées par un vent fou qui les rallume, sont des bataillons turcs ou arabes en ordre dispersé, dont les *mausers* crachent des flammes courtes.

J'entends la voix calme et fière du capitaine De Rossi :

— Tirez plus bas! Choisissez une flamme pour cible !

Un soldat ricane:

— Voilà ma chandelle! Vous allez voir comment je la soufflerai!

Tout à coup, la mitrailleuse se rue au travail avec sont bruit angoissé de furibond marteau, pressé, de plus en plus pressé de pénétrer et de trouer l'exécrable porte encore fermée de la nuit.

Je vais vers elle comme vers une femme élégante et fatale, dont les regards savants; précis et meurtriers. valent bien la mort d'un brave... Elle est penchée en avant, silhouette de femme à la taille souple, gainée de velours noir et parée d' une flottante ceinture de cartouches. Dans ses cheveux noirs, ou plutôt entre ses dents féroces, s'épanouit horizontalement, avec un élan continu, frénétique, comme la plus folle et passionnée fleur du monde, l'orchidée blanche de sa flamme véhémente.

Mais oui, vous êtes, mignonne mitrailleuse, une femme charmante, et sinistre, et divine, au volant d'une invisible cent-chevaux qui renâcle et rugit d'impatience... Et vous allez bientôt bondir dans le circuit de la mort, vers le panache écrabouillant ou la victoire !... En voulez vous, des madrigaux pleins de grâce et de couleur ? A votre choix, madame ! Je vous trouve semblable

aussi à un tribun gesticulant dont la langue éloquente, infatigable, frappe au cœur le cercle ému des auditeurs. Vous êtes en ce moment un trépan tout-puissant qui perce en rond le crâne trop solide de cette nuit obstinée Vous êtes aussi un laminoir d'acier, un tour électrique, et quoi encore ?.., un grand chalumeau oxydrique qui brûle, cisèle et fait fondre peu à peu les pointes métalliques des dernières étoiles.

— Elle commence à brûler ! me dit l'officier calme qui la manœuvre.

— Et de passion sans doute !

— Il faut donner à boire de temps en temps à la petite ! ajoute le sergent qui, sans se presser, arrose les lèvres vermeilles de la mitrailleuse avec un petit bidon à robinet.

Il est cinq heures et quart. Je suis accoudé sur le bord de la tranchée, n'offrant que ma tête au volant couperet de la fusillade ennemie...

La tranchée semble vraiment se pousser en avant par de rudes saccades et de bruyantes secousses.

Les coups de feu sont peut-être les ruades sonores que les ténèbres, ces rosses récalcitrantes, déclanchent brutalement lorsque nos fusils les piquent, aiguillons furtifs et acharnés.

Les ruades sont de plus en plus poudreuses, car l'aube point là-bas sur la gauche, vers Tagiura, et mon œil commence à démêler la tresse bleuissante des ondulations du désert. Elles se bouclent de poussières blondes, comme sous d'invisibles chiquenaudes.

J'entends Savino crier derrière moi :

— Vite ! Les signaux à l'escadre !... Trois coups !... Voici le revolver à fusées. Déplacez ces deux canons !... Il faut enlever auparavant les shrapnels ! Allons ! Force, mes enfants ! Braquez le premier sur la gauche, pardessus la tranchée ! Sur cette tache noire, devant la villa de Djamil-bey ! La fusée à huit cents mètres !...

Et ses jurons explosifs scandent le crissement du petit canon de marine que les mousses manient avec la gaieté agile des écoliers en vacances. C'est un canon-jouet, ou plutôt un enfant lui aussi, l'enfant-pro-

dige qui va bientôt déclamer toute sa poésie, par cœur, et que l'on porte presque dans ses bras vers les applaudissements des balles enthousiastes.

L'enfant-canon a vraiment des poumons de ténor! On trépigne de joie lorsque son bras fulgurant ravage la pénombre en éclairant derrière moi, la silhouette immobile dn colonel Spinelli, visage tranchant, corps agile et bridé, qui attend.

Il braque sa lorgnette en dictant ses observations au major Pisani qui, à genoux et penché sur la boîte d'un téléphone, communique avec le quartier-général de la Caserne de cavalerie:

— Nombreux, très nombreux. Sur le devant, au moins six mille hommes, presque tous des Arabes.... à trois cent et deux cent mètres de notre front.... Tactique européenne, ordre dispersé, approche par bonds... Ils utilisent tous les abris... Je vois à mille mètres des masses énormes qui s'avancent en couvrant une largeur de trois kilomètres. Sur la gauche, le long de la dune dentelée, un millier de cavaliers. Environ dix-huit

mille hommes en tout, dont quatre mille attaquent directement le front de mon régiment. Je n'ai que quatre mille hommes. Ma 7e compagnie ne peut plus tenir la villa de Djamil-bey. J'attends encore la batterie du 21e, mais j'ai déjà envoyé une compagnie de sapeurs et un escadron Lodi pour soutenir le centre ».

Je tourne le dos aux balles, pour voir passer la compagnie des sapeurs, qui s'élance au pas de course, baïonnette au clair, en suivant les tranchées, vers le centre de la bataille.

4.

Le lieutenant Franchini.

Je suis emporté par ce torrent humain.

Mais il s'arrête, obligé de piétiner devant la 6e compagnie du 84e, qui lui coupe la route et prend la tête de ce grand mouvement de contre-attaque. Je me faufile en avant avec elle.

Oh! l'angoisse douloureuse que nous eûmes presque tous en piétinant malgré nous dans la ruée effroyable cinq des nôtres, croulés entre les rangs!

Comment s'arrêter pour les recueillir? Qui aurait pu désobeir à la voix déchirante, rauque et sauvage du lieutenant Franchini? Nu-tête, échevelé, la bouche hur-

lante, il courait au devant de la colonne, levant très haut, très haut son épée, pour que le flamboiement de la lame hallucinât les yeux de tous ses hommes, jusqu'au dernier rang.

— Hardi, les enfants! Tête baissée! Ces oliviers là-bas!... Mordieu!... Cette canaille est entrée!... Je ne m'appellerai plus Franchini, si je ne reprends pas la villa dans un quart d'heure! Halte!.. Tous à plat-ventre! Chacun derrière un arbre!... Trois ici, derrière ce tronc!... Un debout!... Visez la porte ouverte et la fenêtre à gauche!... La caisse de munitions ici! Ceux qui n'en ont plus passeront par derrière!... Choisissez votre homme!... Tirez plus bas!

Il parlait maintenant avec calme, de sa plus belle voix enjouée, debout sous les branches basses des oliviers. Les balles vivantes et railleuses semblaient froisser et fouetter des amas d'étoffes soyeuses sur sa tête.

Par instants, il gouaillait:

— Ne regardez pas les morts ni les blessés! Ceux qui tombent, après tout, n'auront plus l'ennui de se tenir debout!...

Comme il disait ces mots, un soldat lui croula pesamment dans les bras, la tête ouverte comme une pastèque.

Franchini déposa le mort par terre, prit son fusil et se mit à tirer. Cinq coups, cinq ennemis frappés. Ce fut un match. Les soldats, oubliant la mort, acclamaient le merveilleux tireur.

Une estafette bondit de cheval derrière nous:

— Le colonel Spinelli ordonne au lieutenant Franchini de commencer la conversion. Pivot, la Caserne de cavalerie. Aboutissement, la villa di Djamil-bey. Vous êtes à l'extrémité droite du front, qui est formé d'une section de mitrailleuses, de deux escandrons de chevau-légers à pieds, avec les capitaines Gandolfo et Landolina, d'une compagnie de sapeurs, d'un bataillon du 82e avec les capitaines Fabrini et Cussino.

Oh! je n'oublierai jamais l'accent affable et doux avec lequel le lieutenant Franchini invita ses soldats à mourir:

-- Venez, mes enfants! Nous allons enfin nous amuser pour tout de bon!

Pour contempler de haut le vaste mouvement giratoire qui devait balayer les Arabes hors des tranchées et reconquerir la villa de Djamil-bey, je rejoignis sur un tertre le major Pisani. J'ai pu voir de mes yeux le lieutenant Franchini s'avancer entre ses soldats, les deux mains dans ses poches, portant en bandoulière sa carabine probablement brisée par un projectile. C'est ainsi que cinq minutes après il entrait le premier par la porte, enfin éteinte, de la villa tragique.

5.

Les caramboles de Scarpetta.

Et cependant derrière moi le major Pisani vociférait ses ordres :

— Refoulez à droite et à gauche ces deux pelotons! Il faut vider la tranchée pour faire place à la batterie !..

Comme un pesant vomissement de bronze, avec un fracas tonnant de roues et de voix irritées, sous le claquement des fouets acharnés, la batterie déboucha hors d'un sentier bordé de cactus qui mêlaient leurs violéntes contorsions végétales à la houle des chevaux.

Longs chevaux monumentaux au poitrail spacieux

à la croupe carrée et aux beaux yeux de Sicilienne, vous fleuriez, ce matin-là, la griserie des foins lombards, et votre fier hennissement sarde s'efforçait de crier sans doute le grand mot : Italie Italie !

Je vous ai adorés dans votre élan farouche, tandis que sous la rage fouettante des artilleurs vous harponniez furieusement dans la profondeur des sables, cherchant un rocher, un appui, pour hisser sur le talus de la tranchée la bouche éloquente des orateurs de la bataille.

Il s'agit bien d'orateurs et de discours ! C'est avec du sang, et non des mots, que le corps de cet artilleur tué arrose abondamment et baptise le premier canon pointé, gueule tendue, sur un ennemi à cent mètres.

La belle bête carnassière semble tenue en laisse par le plus beau des dompteurs. C'est le lieutenant Scarpetta corps souple et bien musclé, aux gestes déliés et sûrs, qui pointe la pièce.

— Vous finirez bien de ramper comme des reptiles!...

La fusée à zéro ! C 'est de la mitraille que je vous donne !

Le corps penché, la tête au ras du canon, il vise, puis se détache de l'affût et se redresse, avec la désinvolture d'un joueur de billard, pour contempler son coup.

— Tirez ! C'est fait ! Allons ! force, mes enfants ! Maudite brute, qui s'enfonce à chaque recul dans le sable !

Voilà comment le lieutenant Scarpetta, carambolant dix fois de suite les masses roulantes de l'ennemi, permit à la bataille de reprendre haleine.

Hors des tranchées, par-delà le flux et reflux des masses arabes, l'océan du désert blondissant bouillonnait sour l'averse criblante de nos balles.

Chaudière immense, aux cloques innombrables ; plongeons fous de crapauds... Les shrapnels de Scarpetta, tirés à zéro, ricochaient comme des pierres plates échevelant les boucles roses et dorées des sables.

A mille mètres devant moi, le long d'une dune

dentelée, s'agitait une masse bigarrée, bosselée de croupes, de barracans et de crinières et tachetée de fez noirs. On l'eût prise, par instants, pour le pillage d'un grand dépôt de soieries multicolores.

La transparence merveilleuse de l'atmosphère me permettait de voir à l'horizon les ondulations fauves du désert se couvrir de lèpres grises et de longues colonnes d'insectes noirâtres, dont les mouvements calmes surprenaient, sous la terrifiante agitation des shrapnels.

Ceux-ci éclataient innombrables dans l'azur du ciel, clowns vêtus d'argent multipliant leurs bras ouverts et crevant des cerceaux de fumée, infatigablement, l'un après l'autre, dans un cirque sonore.

Cependant le soleil, encore invisible derrière le haut plateau du Gebel, lançait ses deux premiers rayons d'or bleu et violet contre une toiture de nuages bitumeux.

Les deux rayons s'abaissèrent mollement. D'autres les suivirent en glissant, moelleuses couleuvres de

chrysolithe, sur la granulation des Arabes, de colline en colline.

Ces rayons souples et pompeux devenaient peu à peu les cordes musicales de l'atmosphère fraîche et résonnaient déja sous les *pizzicati* précipités des balles.

Qui donc accordait si bien les éclats brutaux de la bataille avec les guimbardes déchirantes et suaves des tourterelles africaines ?

La vaste symphonie passait du ton mineur des brises nocturnes au plain-chant majeur des canons, qui tout à coup semblèrent vomir le soleil.

Quand je levais la tête instinctivement, c'étaient bien des balles que j'entendais, mais des balles amoureuses dont le gazouillement idyllique se mêlait aux pépiements des moineaux dans les branches. Jamais mon oreille ne fut aussi heureuse et attentive qu'à distinguer les oiseaux vrais des illusoires.

Ils dégoisaient à qui mieux mieux sur la basse tonnante des canons. Irréfrénable fusillade, ou assaut de vautours taraudant à coups de bec l'écorce pantelante des palmiers ?...

Sinistrement nous sentions sans les voir les grands vols migrateurs des shrapnels turcs passer sur nous en s'essoufflant âprement. Nos yeux cherchaient en vain les moucherons d'acier qui nous étourdissaient de leur bourdonnement.

L'haleine équivoque des cassies parfumait la bataille. Odorante rêverie des vergers qui somnolaient là-bas, vers Tripoli, heureux d'être verts, humides, gras et tièdes, en écartant d'un geste las les balles agaçantes, avec le mol chasse-mouches de leur palmier.

6.

La grande symphonie des obus.

Cependant, à belles dents chaudes, le soleil rongeait le corps friand des nuages écarlates, dont les os s'effritaient sur le Gebel de safran.

Toute l'aurore enfin éclata comme une poudrière géante, figée dans son explosion bariolée avec ses fragments crayeux, ses blocs sanglants, ses pans de murs pourprés, tous incrustés dans l'atmosphère vibrante. Et la bataille la salua en haussant formidablement la voix énorme de sa polyphonie.

Ce fut un ouragan de fer. Un peuple de cyclones traversa le désert. Le ciel fut squamé, plissé de feux,

écartelé par un million d'éclairs et de tonnerres. Innombrables apparitions de saints éclatants, éclatés dans leurs auréoles subites !...

Ce sont toutes les batteries de l' invisible *Sicilia* qui tangue sans doute devant la plage houleuse de Gargaresch, en lançant par-dessus tous les moulins d'innombrables chapeaux de folie incendiaire sur l'armée ennemie.

Tenez : voilà un de ces obus. Entendez-vous ses flexibles glissements sonores dans l' atmosphère ? Il s'abat.... de très haut, comme un baobab millénaire, avec l'avalanche de tous ses fruits de fer, craqués, au jus de feu gluant. Il y avait là une masse jaune de cavalerie. Plus rien... Non, regardez ! Son profil de mollusque émerge... Il accouche avec fièvre de serpents irrités. Mille pelotes noires, des franges et des lianes de gestes et de cris.... Sous ce second obus, Dieu, quel volcan ! C'est une révolution de sables qui s'insurgent en formant une colonne d'ébène aux chapiteaux tourbillonnants. Mais elle croule dans une embuscade

de shrapnels pressés, serrés, qui enchevêtrent leurs coups de poing rouges.... Où donc est disparue la masse d'infanterie kaki? Plus de mille hommes au moins! C'est le vingtième obus. Deux autres encore! Vous les comptez?... Et celui-là? Cet autre?... Encore! Encore! Quelle joie!.. Le sable énormément creusé rebondit, se redresse en gonflant une colossale nudité de femme aux crevantes mamelles de bitume, sous les ébats d'une étrange chevelure en flammes qui ne se calme plus.

Qu'est devenue la cavalerie turque qui grouillait le long de la dune dentelée? Plus drôle que les autres, cet obus! Il s'abat par sursauts tonnants, avec une longue suite de sons carrés, flasques, ronds, oblongs et plats!

Cette fois. l'immense corps de sable improvisé dresse en plein ciel un profil plus humain. Ses gros seins noirs coulent en réglisse de fumée et son ventre roule volumineusement une danse solennelle...

Mitrailleuses! Belles mitrailleuses!... Accompagnez

donc avec vos enivrantes castagnettes les sables soulevés, ces frénétiques ballerines du désert, et leur danse du ventre que les canons exaspèrent entrechoquant leurs lourdes mains de fer.

Fiers obus de la *Sicilia*!... Je songe à l'ivresse triomphale qui fait reluire vos visages pointus et vos corps cylindriques dans vos folles paraboles! Je songe à votre ivresse grondante, puissantes notes irritées qui vous ruez dans les longs tuyaux d'orgue horizontaux de l'atmosphère!

Turbulents, innombrables, et vous tombez ensemble, formant un vaste accord plaqué et parfois des arpèges d'épouvante.

Je vous envie, je vous envie, obus dansants et fous!... Que ne suis-je avec vous... l'un de vous? Oh! qu'il doit être bon de faire sauter ainsi les innombrables éclats de son corps métallique dans les yeux, dans le nez, dans le ventre épouvantablement ouvert de ses ennemis!

Car je suis furieusement jeune comme vous, et plein de violence réprimée. Il faut que je dilate brus-

quement les parois de mon corps!... Non! Non! bien plus... Oh! que ma tête saute ainsi qu'une fusée à percussion, sur l'infini!

Comme vous, comme vous, je veux, je dois, j'espère éclater de bas en haut, à droite, à gauche, dans un noyau compact de troupes exécrées!

O mon père, toi qui m'as si bien chargé d'héroïsme cruel et de courage téméraire, dis-moi pour qui veux-tu me réserver?... Quelle est donc la rangée de visages puants que j'écrabouillerai avec mes os sautés tels des éclats d'obus, les lanières cinglantes de ma chair incendiaire et le fulmi-coton de mon cœur ubiquiste?

Je les connais, je les connais, et je leur crie: « Au revoir! A bientôt! »

Des obus, des obus et des shrapnels, en veux-tu? En voilà! A volonté, prodigalement... L'azur du ciel est tout mâché et remâché incessamment par de fines dents de feu... C'est alors que les masses de l'armée ennemie, ne pouvant plus résister sous ces tourbillonnantes couronnes aux épines explosives, la déroute commença.

Les cavaliers du Fezzan, lardés, rôtis par la mitraille, pliaient sur le garrot leurs têtes, blocs de bronze noirâtres, sales et déterrés.

Ils prenaient sans doute la redoublante piaffe de nos obus pour les sabots colossaux du cheval de Mahomet !... N'avaient-ils pas déjà senti tomber et retomber pesamment sur eux le vaste et déracinant manteau de sable du Prophète ? C'est en vain qu' ils défoncent avec leurs larges étriers carrés les flancs ouverts de leurs maigres chevaux vidés, qui veulent rageusement traîner encore, par saccades héroïques, sur le sable ensanglanté, leurs lourds boyaux ballants, caparaçons de pourpre.

Les voilà tous disparus. Puis lentement, entre des vagues agitées de flammes et de fumée, je vois émerger les débris d'un escadron, tronçons émiettés, épaves fourmillantes secouées par le vent de la terreur. Ce sont des bouillonnements informes de croupes, des accouplements sauvages de bêtes en rut et des toupies, mille toupies humaines, auxquelles le barracan, la cri-

nière et la queue du cheval pivotant donnent des airs drôlatiques de derviches tourneurs.

Un obus tombe au milieu d'eux comme dans une flaque énorme, d'où les fuyards sautent de toutes parts, folles éclaboussures ; tandis qu'en plein ciel surnage et persiste longtemps une tendre corolle de fumée dont les pétales roses s'étiolent peu à peu.

Je suis des yeux un fuyard qui bondit en selle et galope cent mètres... Il est désarçonné, disparu, sous les roues crochues de trois shrapnels. Ce groupe de cavaliers plonge maintenant dans une pétarade de grenades... Pas moyen de choisir son chemin dans l' explosion générale de l'atmosphère criblée qui partout craque, crache, vomit, boit et revomit le feu !...

Ils galopent dans un vent rouge, feutré, tissé et rembourré de balles, poignardé de part en part par des éclats d'obus et balayé incessamment par de volants trapèzes de flammes gymnastes. La mort dresse partout autour d'eux des grilles et des treillis d'éclairs.

Ceux qui tombent ont l'air de frétiller dans des

rôtissoires diaboliques. Evitez donc, si vous pouvez, ces vans de braise agités par des mains hystériques! ..

Voilà un cavalier qui éclate et saute loin de son cheval comme un revolver saute hors de la main. Près de lui la colline fume comme le couvercle d'une chaudière. Vingt chevaux sans cavaliers passent sur lui, fauchés aussi, puis revomis en plein ciel par les sables volcaniques.

— Victoire ! Victoire !....

C'est la tranchée tout entière qui brandit ses bras convulsifs et qui déchire l'atmosphère de ses hurlements de joie, en contemplant au loin la déroute grandiose qui drape de ses longs plis tumultueux l'immensité ocreuse du désert. Tout le désert est un vaste délire de panique et de fuite. Masses grenues d'insectes effarés qui se hâtent à la queue-leu-leu, sans fin, vers l'arc souple de l'horizon, couleur de délivrance.

Ce n'est plus une averse, mais un déluge de plomb, le grand déluge de la force italienne qui entre, éventre partout, tout.

Fuir ! Fuir ! Vain espoir d'éviter les écrasantes volontés de la Mort, qui règle le tir, debout dans la casemate tournante de la *Sicilia*. La Mort, jeune officier aux bras d'acier, au visage de cuivre, qui a pour yeux deux boutons électriques et deux piles pour poumons.

Sous son vaste regard, chaque vallon, chaque ravin, chaque sentier creux cesse d'être un abri.

Cependant la meute des obus avait perdu les traces des ennemis en déroute. Obus désœuvrés, coups de crocs inutiles !... Heureusement voici, voici qu'à trois cents mètres sur ma tête grandit le ronflement d'un monoplan. nouveau tambour aérien de la bataille. Plus haut, plus beau que le soleil, le capitaine Piazza s'élance, visage hardi, coupant, ciselé par le vent, petite moustache folle de volonté !...

Son grand Blériot dominateur tranche brutalement avec les deux faux étincelantes de ses ailes horizontales les grands rayons de l'auréole solaire, immensément debout.

Le voilà qui surplombe déjà la cavalerie en fuite.

Plus loin, plus loin encore, il vole virant à droite vers Gargaresch.

La *Sicilia* a déjà compris et règle ses tirs. Les obus se ruent en tas comme à un rendez-vous joyeux, sur le ruissellement des fuyards.

Oh ! la joie infernale que tu dus éprouver, dans ce matin glorieux, en faisant à plaisir des ronds de plomb dans l'eau torrentielle de l'armée ennemie !..

De lourds crachats de feu s'écroulaient grace à toi de distance en distance, de cent mètres en cent mètres sur le grand arc de la déroute qui, partant de Sidi-Messri s'infléchissait peu à peu à droite vers l'invisible oasis de Zanzur.

Je te rejoins, je te rejoins en plein ciel. Mon cœur a déjà bondi près du tien. Il bat comme le tien, près du levier de direction.

7.

Piazza volait en chantant...

« Gloire à vous, soldats du 84°! Gloire à la graisse qui frit entre le bois et l'acier de vos fusils torrides! Gloire à vous, artilleurs du 21°! Gloire aux batteries de la *Sicilia!* Gloire aux marins de la Bumeliana! Je suis le cœur rugissant de la patrie, dont les battements fous vous applaudissent!... Je vous enjambe pour aller plus loin achever la victoire, en montant de gradin en gradin tout l'escalier du ciel! »

Qu' importe si le vol tumultueux des obus me dérobe parfois le plancher d'air sour mes pieds! Ne tremblez pas si je cahote. J'aime à bondir parfois comme un chariot dans les ornières du ciel. Mes

grandes ailes fraçaises ont vite fait de reconquérir leur équilibre... Je vole en chevauchant à cru la bataille qui galope le mors aux dents... Et je suis accroché à sa vivante crinière de sons furibonds. Bravo, Scarpetta!... Et je t'entends pester, tandis que tu caramboles avec les billes rouges de tes shrapnels cette énorme bille humaine qui revient à l'assaut sur le tapis de sable.

Grouillement magnifique, palpitation de linges blancs battant comme un ressac d'écume...

Un drapeau vert surnage. Qui donc l'agite? C'est un des nôtres!... Holà! N'y a-t-il pas un boulet pour dégoter ce cavalier noir qui traîne un cadavre par les pieds, au bout d'une corde, comme une herse sanglante?...

Car c'est le cadavre d'un grand, d'un capitaine ou mieux encore du général en chef, qu'ils ont pu conquérir, par trois assauts, au prix de leur drapeau!

O général en chef de l'armée turque! Je vois ton plan de guerre s'éparpiller avec ta cervelle dans les sursauts violents de la glissade sur le sable!

Après avoir balayé dans les villages de Tarhuna, de Misrata et de Tagiura seize mille Arabes, tu es venu par la route de Aziziah les échelonner à deux mille mètres de nos fusils, devant les tranchées de Djamil-Bey et de Sidi-Messri.

Puis tu as lancé mille hommes dans la Menscia, contre le régiment des bersaglieri, plus que jamais debout et redoutables, encore brûlants d'être sortis comme des laves de l'embuscade de Sciara-Sciat, ce volcan. En même temps, tu poussais à coups de pieds, de mensonges et de fouet cinq cents Arabes affamés dans la tranchée la plus basse et la moins défendue, près de la villa de Djamil-bey.

Les Arabes de Tripoli, que les falots rouges avaient avertis durant la nuit, attaquèrent par derrière la compagnie du capitaine Hombert, qui pris entre deux vagues s'éteignit comme un phare, ensanglantant de son rouge courage les dernières ténèbres de la nuit.

Naturellement, une fois la brèche ouverte, la villa conquise, tu pensais qu' il te serait facile de lancer



comme un torrent toute ton armée sur la route de la Caserne de cavalerie, qui n'a que deux kilomètres en droite ligne jusqu'au cœur de Tripoli.

Voilà pourquoi les masses de tes cavaliers attendaient à mille mètres des tranchées... Mais tu te fiais trop à cette horde d'Arabes faméliques, dont les plus audacieux, oubliant ton plan, prirent le creux de nos tranchées pour des charcuteries, où nos baïonnettes les clouèrent sur le ventre, la bouche cimentée à jamais avec le fromage volé dans le sac de nos soldats.

Tu as eu tort de te fier bien plus à tes trois mille soldats turcs et à tes batteries cauteleuses, qui faute de faim ou de courage, je ne sais guère, sont restées bonnement à l'horizon, pour prendre énergiquement plus tard la tête de la déroute.

Tu vois : ce n'est guère un Turc, mais un cavalier nomade du Fezzan, qui te traîne en laisse derrière lui !... Je te suis à tire-d'aile, comme un condor acharné.

Je sens sous mes pieds les obus qui serrent inces-

samment l'atmosphère dans leurs formidables étreintes, avec le broiement irrésistible de leurs mâchoires de bronze.

Cette bande furtive qui file en redoublant de vitesse et guettant les plis des terrains, coupera le chemin au cavalier qui t'entraîne.

Il s'arrête. Voilà tes jambes empêtrées sous les pattes du cheval qui rue dans les grappes de ton corps vendangé !...

Avec la queue de ses sons furibonds, un obus le fouette, et tu roules de nouveau dans le trébuchement des barracans, linges perdus et branches mortes, raflés par le torrent de la panique... Adieu !

Je vois des nègres véloces terrasser, enjamber et piétiner faibles et mourants, matelas écarlate... Je surplombe un groupe de blessés qui hésitent dans leur course harassante, puis se prennent à gravir une dune, lentement, avec une peine infinie.

Je ne puis guère juger de sa hauteur, car le désert semble de plus en plus s'aplatir à mesure que je

monte en plein ciel. Ils veulent peut-être tout simplement contempler la bataille avant de mourir.

Nappes croupissantes de fuyards lointains qui coulent néanmoins avec lenteur par l'échancrure des collines, sur le penchant de l'horizon. Masses jaunâtres plus lointaines, qui s'affalent les unes sur les autres, à la manière des nuages dans un couchant orageux.... Ah ! te voilà enfin, à gauche, là-bas, sur les premiers contreforts du Gebel, ô toi, la plus prudente des batteries turques !...

Prends garde ! La *Sicilia* règle son tir sur tes flambées brusques qui marquent au moins neuf kilomètres de distance... En effet, les voilà, ses grenades ! Trois grenades de 152, dont chacune pèse 50 kilos !... Tintamarre effroyable... L'officier perché dans la hune murmure sans doute comme moi en ce moment: « En plein ! ». Vaste nuage de craie... Canons et caissons, tout a sauté !.. Eruption... Les officiers penchés sur le télémètre ajoutent à voix basse: « Bonsoir ! ».

Arabes et Turcs fuient partout comme des trou-

peaux de fauves poursuivis par les flammes galopantes dans l'incendie d'un steppe. Tout crépite et craque sur le passage des grenades, Elles s'abattent, telles des trompes d'éléphants invisibles, et fouissent le sol avec de longs et profonds barrissements.

Ces fuyards qui se terrent dans ce pli du terrain... Et celui-là ? Bu par ce trou ! Trop tard ! Les boulets ont éventré votre cachette ! Vous voilà obligés de reiajllir, sources sanglantes.

Soudain, une colonne de troupes régulières turques déborde toute jaune entre les dunes plus claires, à mille mètres au devant de la Bumeliana. Hasard ou vague tactique, elle oblique vers la gauche en fléchissant vers nos tranchées. Les zigzags d'un chemin creux lui imposent des crochets lents.

Bravo !.. Bravo !.. Gloire à vous, beaux fantassins du 40e, que je vois s'avancer sur trois lignes au pas de course, vibrantes silhouettes grises, légères et nettes sur le sable doré !...

Vous leur coupez la route au bon moment... Bravo !..

Bravo !.. Mon moteur vous applaudit et vous surplombe, tandis que vous grimpez agilement sur les dunes, dont la crête est maintenant grenue de têtes et de tentacules explosifs.

D'autres fantassins vous suivent, qui dévalant vélocemen les côtes tournent les dunes. Les ennemis, pris par devant et par les flancs, rebroussent aussitôt chemin, fourchant autour d'une île de sable.

Chargez !... Chargez à la baionnette !... Feu ! Criblez donc ! Enterrez sous l'avalanche de vos balles ces deux torrents écumeux, ces cascades humaines, ces déferlages de silhouettes courantes !...

8.

La victoire des obus laboureurs.

C'est fait. Mon cœur fou d'enthousiasme entraîne mon moteur toujours plus haut, escaladant les rampes de l'azur. Il fraîchit délicieusement. L'immensité du désert à huit cents mètres sous mes pieds me semble absolument plate et vide... Je vire avec ampleur vers Tripoli, qui m'apparaît de loin comme un grand échiquier d'ivoire ciselé.

Je passe sur les tranchées du fort Sultania, fourmilières affairées. Je laisse à gauche la *Sicilia*, énorme cigare que les lèvres épaisses de la mer fument maintenant tout à leur aise...

Je ne distingue plus la ligne de l'horizon. Le ciel qui s'arrondit se fond avec la mer courbe. Je vole au centre d'une immensurable sphère nuancée de bleu, de vert et de blanc.

Te voilà gagnée pour la seconde fois, belle ville de Tripoli, qui grandis sous mes yeux !.... L'appétit puissant que donne la victoire colore étrangement mes yeux, si bien que je pique un plongeon pour mieux humer la buée violette et les blancheurs alléchantes de tes terrasses, *kouss-kouss* fumant, tes maisons poudrées de sucre rose, *loukoumieh*, et tes mosquées carrées de *hallahoua*, aux minarets de pistaches !...

Je dépasse la ville, je vire toujours à droite, pardessus le port, dont les mâtures, rameaux enchevêtrés, font épanouir leurs drapeaux.

Je contemple un instant le débarquement des troupes, que les transports dégorgent et dont la coulée chronométrique remplit les pontons et les casernes comme des vases communicants.

Un sinistre bruit de quilles m'attire sur la route

de Henni. Bruit de fusillade et jeux bruyants de boulets et de cranes entrechoqués. C'est le fier bataillon Leone, du 63e, qui reprend sa terrible chasse quotidienne au tigre de l'oasis !... Salut à vous, impétueux major Bianculli, capitaine Vigevano, capitaine Galliani !... Salut à toi, lieutenant Vicinanza, héros au corps de caoutchouc, aux yeux de gavroche napolitain ! Quelle joie de te voir, à cinquante mètres sous mes pieds, te couler par les herbages, avec une vélocité extraordinaire, dans ce potager ombreux, sous ce mûrier, parmi les poings et les fusils enchevêtrés de ce cactus, qui brusquement se fleurissent de projectiles. Vos balles précèdent à peine votre pas de course.

Balles vivantes, sournoises et précises qui dénichent l'Arabe traître et carnassier dans les fourrés, entre les roues des *noriahs*, au fond des puits.

« Il faut s'emparer de cette maison à tout prix !... Tirez sur cette fenêtre qui flamboie incessamment, pour qu'elle se taise enfin ! Dix, vingt coups de feu !... Et les soldats chantent en rechargeant leurs fusils :

Di' biondina, lo vorresti mai
quell'uccellin, lin, lin, lin lin,
quell'uccellin, lin, lin, lin, lin...

L'un d'eux croule à terre... Qu'importe?... Les autres reprennent en chœur:

Di' biondina, lo vorresti mai
quell'uccellin, lin, lin, lin, lin...
per far l'amor?...

« Oh chemins creux de l'oasis où foisonne la mort! Chemins creusés sans doute par des troupeaux de felins agressifs! Chemins creux de l'oasis, magnifiques égouts de la bataille, avec vos fuites stridentes de balles-rats au ras de terre!... Oh! que j'envie les cent mille Italiens qui, bien vêtus, bien nourris et bien armés, ont pu à vingt ans tremper leur cœur et leur esprit dans votre odeur âpre et bleue de danger, d'aventure et d'héroïsme! Exaltante intimité des balles éducatrices et bonnes conseillères, qui vous parlent à

l'oreille en passant et qui ont l'air de tourner à droite, à gauche, en suivant les couloirs des chemins creux entre les murs de boue rosée rôtie par le soleil, et plafonnés de feuillages !

Qu'il est bon de se sentir ainsi dans le canon rayé d'un fusil monstrueux, à la fois balle et cible futuriste !

Enfin, enfin, j'ai la joie de descendre, d'un agile vol plané, devant la villa de Djamil-bey pour embrasser le front sanglant de ce soldat qui serre entre ses bras son fusil torride, comme une mère embrasse son enfant fiévreux.... Un artilleur s'avance lourdement, dans le sable grumeleux de sang, de douilles et de boue. Tout en riant de ses yeux bleus, il bégaye douloureusement avec ses mâchoires déchirées :

— Huit ! J'en ai tué huit !...

Mais rien n'égale la splendeur épique de ce sergent qui, la bouche bâillonnée de linges ensanglantés, lève ses deux mains vers moi à chaque instant, pour m'indiquer par ses dix doigts écartés qu'il en a tué dix !

Oh! que j'envie la splendeur enragée de vos cadavres atrocement sculptés par la bataille, Granafei, Solaroli, tombés tous deux comme deux soleils sous le soleil, mais plus aveuglants que lui!...

Vous m'aveuglez de vos rayons sanglants, cadavres impétueux et furibonds du capitaine Faitini, du lieutenant Bellini et du lieutenant Orsi, couchés l'un près de l'autre et la tête appuyée sur une vieille charrue arabe.

Soyez fières de servir d'oreiller à ces héros, charrues sanglantes au petit soc de bois ligoté de lianes grossières, et admirez enfin la force de nos grands obus laboureurs qui, pour la première fois, ont travaillé votre terre féconde sournoisement poudrée de sable. L'Ouadi, dont nous économiserons les eaux abondantes par de grands barrages, achèvera graduellement l'œuvre de nos carabines semeuses et de nos arrosantes mitrailleuses!

L'oasis poussera aussitôt ses éperons de verdure improvisée dans le prétendu désert conquis, qui se couvrira de fleurs et de fruits.

C'est pour de belles salades et de glorieux rosiers qu'une grenade a creusé ce grand trou. Nous en creuserons d'autres.... Nous planterons d'autres palmiers, sentinelles avancées qui défendront les nouveaux orges, les nouvelles luzernes étagées stratégiquement contre les sables ameutés par le *ghibli* torride.

L'Orient que nous venons de conquérir ressemblera-t-il longtemps encor à ce chameau aux yeux bandés de linges sales, que j'ai vu tourner péniblement une meule tintinnabulante, dans une cave nauséabonde du *souk*, sous de lourds hamacs de toiles d'araignée?

Peut-être?... Je m'en console néanmoins en songeant à cette poule futuriste de la Bumeliana qui, perchée sur la plus haute branche d'un olivier, durant la bataille, lassait choir paisiblement son œuf dans un caisson plein de shrapnels.

F. T. MARINETTI.

Avant-postes de la Bumeliana. Novembre 1911.

RÉPONSES
AUX CANARDS TURCS.

Première réponse.

J'ai tenu à donner dans les colonnes de l'*Intransigeant* une large et minutieuse description de la bataille du 26 octobre, appelée bataille de Tripoli, parce que tout en étant la plus grande et la plus décisive de nos victoires, c'est aussi la seule qui, par une série de circonstances spéciales et d'interprétations erronées, ait été contestée par la presse turque et par les journaux européens qui en sont les échos intéressés.

Le général en chef des Turcs attaqua, ce jour là, nos tranchées avec des forces exceptionnelles : deux mille Turcs et seize mille Arabes environ, dont il perdit un tiers dans le co[illegible] ne put garder le reste sous ses ordres après la défaite.

I avait un plan stratégique singuliérement ha-

bile, étant donnée la maigreur de nos avant-postes éparpillés sur un front de dix-huit kilomètres. Ses 17 ou 18 mille hommes devaient, selon toute probabilité, culbuter les 4.000 hommes du 84° régiment d'infanterie, qui soutint tout le choc pendant quatre heures.

La bravoure vraiment futuriste de nos officiers et la précision de notre artillerie de marine nous ont donné cette victoire magnifique à laquelle nous tenons particulièrement, car c'est la seule fois où les Turcs ont essayé sérieusement et avec quelque chance de succès de s'emparer de Tripoli et de nous rejeter à la mer.

Les pertes de l'ennemi, sont évaluées à environ cinq mille hommes. Les nôtres seraient vraiment légères si nous n'avions à regretter la mort d'un certain nombre d'officiers tombés à la tête du principal mouvement de conversion.

Au lendemain de cette victoire, le général en chef Caneva, après avoir résumé les rapports de ses officiers et fait personnellement une constatation minutieuse le long des tranchées, jugea ses forces encore insuffisantes pour couvrir un front d'environ dix-huit kilomètres et fit évacuer aussitôt Sciara-

Sciat, pour se fortifier, un kilomètre en arrière, près des tombeaux des Karamanli.

Il ne s'agissait pas d'abandonner une position à l'ennemi, qui avait complètement disparu dans la déroute.

M. André, du *Matin*, qui a passé avec moi les premières nuits du mois de Novembre dans ces nouvelles tranchées, occupées par le fameux bataillon Leone du 63e infanterie peut vous affirmer que dans nos nombreuses sorties avec le peloton du lieutenant Vicinanza nous n'avons guère rencontré l'ennemi, mais de petits groupes d'Arabes indépendants qui s'éloignaient devant nous en déchargeant quelques coups de fusil.

La révolte de l'oasis était en réalité complètement matée. Néanmoins le général Caneva, considéra qu'étant donné l'enchevêtrement et la tortuosité des routes défoncées, il était difficile de déplacer rapidement des troupes, durant un combat, pour renforcer la partie du front attaquée par l'ennemi. Il préféra attendre les nouvelles forces qui venaient d'Italie en gardant une ligne de tranchées plus serrée mais plus solide.

La victoire du 26 octobre, aurait poussé un

général moins intelligent et froid que lui à faire un geste éclatant et téméraire. Tout au contraire, avec le calme d'un grand chef d'armée, le général Caneva se consolida en des positions inébranlables sans se préoccuper nullement des commentaires européens. Ainsi, faute d'avoir suivi des cours de bluff dans les universités turques, il offrit un tremplin aimable aux bruyants canards de Constantinople.

Ceux-ci se consolèrent de la défaite en criant par-dessus le Bosphore qu'ils *avaient capturé le Roi d'Italie sur son yacht, repris Tripoli, massacré une partie des Italiens et jeté le reste à la mer.* Je fus évidemment oublié dans cette noyade, car je ne me souviens guère de ce bain froid !...

La colonie italienne de Hambourg répondit à ces sottises en faisant afficher à tous les coins de rue que *le peuple italien révolté, ayant à la tête Sonnino, avait donné l'assaut au Ministère de l'Intérieur pour fusiller Giolitti et que la flotte italienne avait dû se réfugier dans le port de Cuneo !* Les journaux hambourgeois qui connaissent mieux que les autres les ports de la Méditerranée, s'empressèrent de reproduire sérieusement cette nouvelle sensationelle!...

Mais trève de plaisanteries. Il paraît que quelques journaux français ont annoncé eux aussi la bataille du 26 octobre comme une victorie turque. C'est qu'ils étaient mal informés.

Sur le champ de bataille il n'y avait qu'un petit nombre de correspondants italiens; mais il y avait en revanche à Tripoli un grand nombre de correspondants allemands et ce délicieux rédacteur du *Daily Mirror*, qui saisi d'effroi dans une récrudéscence momentanée du choléra, justifia sa fuite en simulant une indignation profonde pour nos prétendues atrocités.

Ces journalistes italophobes ne furent jamais ni aux tranchées ni dans l'oasis. Ils ont néanmoins tout décrit sans rien voir, terrés qu'ils étaient en lieu sûr pour remplir de sottises les journaux de Hambourg et de Francfort.

Quant à leur bonne foi, voilà un épisode assez concluant.

Il y avait parmi eux le nommé Weibel, correspondant de la *Frankfurter Zeitung*, ami intime du célèbre Lokow, qui fut plus tard expulsé par le consul d'Allemagne pour avoir manifestement préparé et favorisé la révolte des Arabes. Ce dernier

avait paraît-il des intérêts commerciaux qui justifiaient ses manigances anti-italiennes. Mais comment justifier le journaliste M. Weibel, dans la petite aventure nocturne que je vais vous raconter ?

Cela se passait le 24 octobre, à neuf heures du soir, au lendemain de l'embuscade de Sciara-Sciat.

L'ordre le plus rigoureux régnait dans la ville de Tripoli. On parlait néanmoins un peu trop dans le quartier juif et dans le quartier turc d'une révolte imminente et d'un massacre général qui devait avoir lieu à minuit.

Nous revenions du Cercle militaire, mon ami Giulio De Frenzi du *Giornale d'Italia* et moi, à travers les rues obscures.

Nous avions à peine dépassé la Poste, en nous dirigeant vers l'Hôtel Minerva, quand un coup de feu éclata a deux cents pas devant nous sous l'arcade qui termine la rue. C'était évidemment un coup de revolver auquel répondirent presqu'aussitôt trois autres coups de feu partis des fenêtres sur nos têtes et dont les balles claquèrent sur le pavé près de nous.

On voyait au fond de la rue, d'où était parti le premier coup, un cercle de carabinieri éclairé va-

guement par une lanterne et qui se serrait autour de deux silhouettes gesticulantes.

Nous les reconnûmes en nous approchant. C'étaient le nommé Weibel et son ami Kauffmann, autre journaliste allemand.

Le capitaine que nous interrogeâmes me dit avec une ironie sévère et irritée:

— Oh! rien d'extraordinaire: ce monsieur s'amusait innocemment à donner la chasse aux chats à coups de revolver!

Si l'Allemand Weibel n'a pas fini ce soir-là comme il le méritait, une balle dans la tête, c'est que nous sommes les alliés de l'Allemagne!...

On sait que plus tard le correspondant de la *Frankfurter Zeitung* a été violemment démasqué et expulsé de Tripoli, grâce à la crânerie de mon ami De Frenzi.

Ces informateurs allemands ne pouvaient annoncer la modification de l'un de nos avant-postes que comme le résultat d'une grande défaite. Ils dûrent sans doute, pour cela, se boucher le nez aux puanteurs de charnier qui venaient du désert et s'abstenir d'aller comme nous, le soir de la bataille du 26 octobre, se promener devant la villa de

Djamil-bey dont les murs semblaient soutenus par des monceaux de cadavres arabes.

Le Directeur de la Faculté de Droit de Costantinople, M. Ferrera, dans sa lettre à l'*Intransigeant*, nous a vu, en rêve sans doute, tremblants et bloqués pendant plusieurs jours dans le cercle de troupes turques. Il fait allusion sans doute au tremblement de quelques palmiers qui furent à vrai dire un peu secoués par les shrapnels d'une batterie turque. Elle venait en effet se poster parfois très prudemment à trois mille mètres pour nous offrir, à une heure de l'après-midi, un inoffensif café de plomb. Cette batterie qui a été prise dernièrement à Aïn-Zara, n'empêchait pas d'ailleurs nos artilleurs de faire la sieste dans les tranchées et me laissait achever tranquillement un long poème que j'ai écrit pour ainsi dire sous sa dictée entre deux canons italiens muets et dédaigneux à Sidi-Messri.

Nous tremblions tellement et le blocus de Fethibey était si formidable, que je faisais chaque jour de très longues galopades hors de tranchées avec mon grand et cher ami Jean Carrère et avec tant d'autres journalistes, tels que: Scipio Sighele, Corradini, E. M. Gray, Castellini, etc. Nous nous pous-

sions à plusieurs kilomètres de la Bumeliana, dans le désert, que nous trouvions toujours absolument vide.

Bref: en suivant un plan de guerre mathématique et sans se soucier des rodomontades de la presse turque et allemande, le général Caneva fit avancer nos troupes, quand il le jugea à propos reprenant en quelques heures le fort Hamidié, puis Henni et Sciara-Sciat et s'emparant enfin d'Aïn-Zara, quartier général des troupes turques qui ont dû se replier à cent kilométres de Tripoli sur les collines de Gharian.

Le généra Caneva est le digne supérieur de cet admirable colonel Spinelli, vainqueur de la bataille de Tripoli, et de cet autre héros imperturbable, le colonel Fara du 11e Bersaglieri.

Il est comme eux le maître aimé et admiré de ses soldats, habitué comme eux aux embuscades les plus terribles, qui l'ont toujours trouvé parfaitement à son aise.

La belle fougue garibaldienne maîtrisée et dirigée par une discipline inébranlable, la science stratégique des généraux, une artillerie perfectionnée, une cinquantaine d'aviateurs audacieux qui volent admirablement sur de puissantes ailes françaises

voilà ce qui rend redoutable notre armée et tout à fait ridicule l'outrecuidance turque abritée cauteleusement derrière les peuplades arabes dont elle a fait une utile chair à canon.

Les lecteurs français comprendront aisément qu'une armée telle que la nôtre pouvait facilement réprimer une révolte et rétablir l'ordre en Tripolitaine sans recourir à des atrocités qui ont été d'ailleurs démenties radicalement par la presse impartiale et désintéressée.

Deuxième réponse.

En effet, les canards de Costantinople n'ont pas seulement annoncé les défaites subies par nos troupes, mais aussi des atrocités épouvantables qu'elles auraient commises avec une désinvolture vraiment sadique sur des femmes, des enfants et des Arabes innocents.

Pour mieux apitoyer l'Europe et en mendier la protection, les journaux turcs suivirent le système des faux éclopés d'Andalousie, étalant comme des plaies vermineuses des photographies de massacres, qu'ils avaient préalablement truquées. Ces photographies qui ne viennent pas seulement de Constantinople, mais aussi de Francfort et de Londres, sont facilement décomposables en deux ou trois autres photographies, faites à des époques différentes

en des villes différentes d'Afrique, qui naturellement se ressemblent toutes.

Celle que j'ai sous les yeux a comme presque toutes les autres l'inévitable scénario des minarets et des ruelles arabes enjambées par des arches.

La partie supérieure, qui représente un bersagliere pointant son fusil, vient probablement de Tripoli. La partie inférieure, qui contient un grouillement de femmes haillonneuses et d'enfants nullement effrayés, peut être tout aussi bien d'origine égyptienne, marocaine ou algérienne à volonté.

Le tout convaincra les badauds des copieux massacres d'innocents opérés par les bersaglieri.

Quant aux photographies publiées par le *Daily Mirror*, elles ne m'ont absolument pas étonné.

Il s'agit d'un journal illustré qui n'aime guère les nuances, persuadé sans doute qu'il faut donner des cauchemars à ses lecteurs par des visions horrifiantes et macabres.

Il ne s'agit pas de faire de l'histoire, que diable !, mais d'intéresser vivement son public.

Il m'est arrivé, par exemple de blesser au bras un littérateur connu, dans un duel parisien qui a fait quelque bruit il y a deux ans, et de me voir

une semaine après, sur la première page du *Daily Mirror*, penché sur un adversaire dont la poitrine était transpercée par mon épée, de part en part.

Comment pourrais-je d'ailleurs garder rancune au *Daily Mirror*, qui a bien voulu, en donnant ma photographie à ses lecteurs, couvrir ma calvitie presque d'annunzienne par les plus beaux cheveux noirs du monde?!... Il est évident que la même lotion merveilleuse a servi pour développer ma chevelure, la férocité des officiers italiens et dirais-je aussi le toupet du journal anglais en question!

Heureusement toute l'Europe connaît aujourd'hui le fameux Jardin des Supplices que l'on a découvert sous mes yeux à Henni: une centaine de cadavres de soldats italiens qui avaient été presque tous écorchés et ensevelis vivants, et dont les uns avaient le crâne scalpé ou les lèvres cousues, tandis que les autres tenaient entre leurs dents, leurs testicules arrachés.

Il est prouvé désormais que les auteurs de ces charmantes opérations chirurgicales avaient été nourris, secourus par nos officiers et nos soldats, qui passaient leurs après-midis, avant la révolte, à soigner les vieillards infirmes et les enfants, presque tous atteints de conjonctivite purulente.

En revanche, nul n'a prouvé jusqu'ici et nul ne parviendra à prouver que les charmes douteux et la vermine des femmes arabes aient pu, une seule fois, pousser un seul de nos soldats bien disciplinés à éluder la sévérité du général Caneva, plus rigoureuse sur ce point que sur tout autre.

D'ailleurs, il est temps de remiser avec le fatras de la poésie romantique tous les vieux clichés enthousiastes sur la splendeur du type arabe, que nous trouvons malheureusement presque partout, sur les côtes méditerranéennes, déchu de son antique élégance sculpturale et profondément avarié par une effrayante variété d'épidémies incurables.

Quant aux femmes fatales de l'oasis que nos soldats en rut auraient violées ou brutalisées, parlons-en si vous voulez....

Les moins répugnantes ont les yeux pourris ou de travers et des colonies de mouches enchâssées comme des émeraudes au coin des lèvres ou sur le front, dans le châton de quelque plaie purulente. Toutes, dès l'âge de quinze, ans, serrent négligemment dans leur ceinture des seins croulés plus bas que le nombril... Essayez donc, si vous le pouvez, de respirer la puanteur de leurs linges sales, qui con-

tiennent en des bains de sueur pestilentielle les plus riches cultures septiques du choléra, de la lèpre et de la syphilis....

Vous conclurez avec moi que nos soldats ne pouvaient guère s'approcher d'elles que dans un élan de compassion, pour rassasier leur faim ou soigner leurs maladies.

Il s'agissait vraiment d'amour et de rapt, dans l'épouvantable infirmerie aux ruelles pavés d'excréments qu'était devenue la ville de Tripoli sous la domination des Turcs.

Je suis né en Egypte, où j'ai passé mon adolescence et une partie de ma jeunesse. J'ai vécu au milieu des Arabes, et je parle suffisamment leur langue pour affirmer en toute connaissance de cause que nous avons subi la sanction fatale de notre stupide humanitarisme colonial.

Nul ne pourra soupçonner d'exagération patriotique ces déclarations qui causent, je vous l'avoue, quelque angoisse à mon âme futuriste.

En effet, tout en constatant que notre campagne futuriste en faveur du militarisme et de la guerre, seule hygiène du monde, contre la lâcheté pacifiste et utilitaire, a préparé, d'une part, la grande atmo-

sphère belliqueuse qui embrase l'Italie en ce moment, je dois admettre aussi qu'elle n'a pas encore extirpé de l'âme italienne ces autres vices passéistes qui s'appellent: sentimentalisme, compassion maladive, amour des éclopés.

Si, grâce à nos efforts acharnés, les étudiants d'Italie ont enfin un idéal d'héroïsme quotidien et une chaude passion pour toutes les formes du danger, si notre artillerie est savamment perfectionnée, si nos aviateurs militaires et nos bersaglieri aiment à jouer gaîment avec la mort, il n'en est pas moins vrai que nous sommes encore malheureusement tous atteints d'une tendresse de cœur et d'une sensibilité presque féminines, que j'appellerais absolument italiennes.

En voulez-vous un exemple tiré de l'un des innombrables faits d'armes qui ont eu lieu sur la route de Sciara-Sciat dans la fameuse journée du 23 octobre ?

Vers trois heures de l'après-midi je chevauchais avec mes amis E. M. Gray et Federico De Maria, en tâchant de gagner un point, là-bas, à trois kilomètres, où crépitait une fusillade assourdissante.

Nous avons su plus tard que le 11[e] bersaglieri

avait résisté là, sans broncher, toute la journée, sous l'épée haute du colonel Fara, dans un enveloppement de hordes arabes, dont la moitié matelassa de cadavres les vergers environnants et dont le reste s'éparpilla épouvanté d'avoir lutté contre un carré de foudres et de tonnerres rangés en bataille.

Nous chevauchions entre deux talus d'argile rose, hérissés de cactus colossaux. Nos chevaux renâclaient bruyamment en pataugeant dans les fondrières et flairaient avec nervosité les racines torses des oliviers, dont l'ossature et les byceps athlétiques perçaient la poussière rousse et la boue de la route.

Brusquement, nous voyons s'avancer le jeune lieutenant Quarta, suivi de dix soldats et de quelques marins.

L'un d'eux me crie:

— N'avez-vous pas vu passer une bande armée?

Un marin, déjà grimpé sur un mur, lui répondit à ma place:

— Les voilà! Les voilà dans cette villa, près du puits, derrière les oliviers!

— Allons-y! cria Quarta.

Mais il fallait creuser une brêche à coups de

crosse à travers les cactus. Quarta s'y ensanglanta les mains et passa....

Tous le soldats se ruent derrière lui. Nous lâchons nos chevaux et nous les suivons, le revolver au poing, dans un enclos rectangulaire de palmiers...

Brutalement, la villa nous salua d'une fouettante grêle de projectiles, et aussitôt un mousse de seize ans tomba foudroyé, une balle dans la bouche, en vomissant son sang.

D'un mouvement instinctif je me penche sur lui. Mais le lieutenant Quarta, aussi avisé que brave, sait comme tout escrimeur qu'une seconde de retard veut parfois dire la défaite.

Tout en rampant dans l'herbe devant moi, il me crie :

— Allons ! Allons ! Pas de temps à perdre !

Je prends la carabine du marin tué, et nous avançons tous, de palmier en palmier, en visant trois fenêtres de la villa, sombres prunelles aux éclairs farouches sous de longs cils de fumée...

Cinq minutes après, l'une des trois s'éteint. Deux soldats qui se sont emparés d'une poutre commencent à défoncer la porte, en la frappant de biais pour éviter les projectiles,

Elle résistait encore à leurs coups redoublés, quand soudain Quarta nous apparut debout sur la margelle du puits, tout près de la villa. D'un bond, le voilà sur la terrasse...

— Vite ! Vite ! Montez !

Ce fut une entrée de gymnastes, grimpant sur les murs, se hissant l'un l'autre et se passant les fusils.

Tous penchés sur la grande cour carrée de la villa, nous criblons alors de haut en bas les Arabes massés dans un coin et qui visent obliquement nos têtes émergeantes.

Mais la terrasse n'est pas haute. Quarta n' y tient plus, et vlan !, d' un saut il se jette en bas, précipitamment, le revolver au nez des Arabes.

Ceux-ci lâchent leurs armes levant les mains au ciel. Autour d'eux une trentaine de cadavres et une dizaine de blessés....

Nous défonçons les portes pour tirer au dehors le troupeau nauséabond des femmes, qui crient comme des louves.

Elles ont presque toutes leur *galabieh* gonflée de cartouches sur le devant. Quelqu'un propose de conduire les femmes a Tripoli et de fusiller sur-le-champ les hommes.

Mais il faut se hâter.... La nuit monte sinistre, avec l'odeur aigre et mielleuse de la pourriture, dans une atmosphère craquante et volcanique. Le marin resté en sentinelle sur la terrasse répond déjà à coups de fusil aux balles qui nous viennent d'une maison voisine....

C' est alors, que parmi une reprise de la fusillade, le lieutenant Quarta, tout en nous regardant avec des yeux qui s'excusaient d'être bons, prononça ces mot inoubliables:

— Je sais bien qu' il faudrait les fusiller immédiatement.... Mais je suis catholique et je ne veux pas avoir sur la conscience la mort d'un seul Arabe désarmé !.... Liez-les tous avec ces cordes, et suivez-moi.

En sortant, notre petite colonne dut plusieurs fois ralentir sa marche, sous un feu criblant, à cause des prisonniers blessés qu' il fallait traîner ou porter dans nos bras !...

Per il Manifesto Futurista del

Denaro

L'unico uomo che vale è quello che ha [illegible] ha organizzato [illegible] ha trasformato un paese, ha popolato un [illegible], tu prodotto del DENARO

Il denaro è l'unità di misura dei valori, un uomo che ha guadagnato e ha accumulato 500000 franchi vale 500000 franchi perchè influisce sul mondo per 500000 franchi

L'attività artistica [illegible] deve essere un'oasi nella vita, [illegible] esistere letterati, pittori, [illegible] ecc. no! NO! [illegible]

[illegible] tutta di

- manovali
- costruttori
- organizzatori
- industriali

+ donne — direttrici della casa

[illegible] (futuri uomini) -

[illegible] delle cose da esprimere

[illegible] te la faccia quanto ha [illegible] dì ma poi lavori [illegible] ca.

[illegible] aspettiamo a godere le [illegible] della vita dunque queste ce le [illegible] l'artista di mestiere che produce delle opere che noi lavoratori (ci

plasmatori/ sólo per eccezione
vogliano leggere -
I critici di qualunque genere devono
sparire completamente, sono il
prodotto delle terze salette d'Aragno
di tutto il mondo o gli impotenti
di tutte le oscure aule delle Facoltà
di Lettere di tutto il mondo.

Conclusione:
Elementi attivi cioè: UOMINI.
I produttori di ricchezza (denaro)
Succhioni o ladri o parassiti:
Gli artisti di mestiere -
I critici.
Gli uomini che fanno della coltura
per la coltura, studiano per
studiare -

[illegible]
Roma. 1914

DIRECTION

du

MOUVEMENT FUTURISTE



POÉTES FUTURISTES

F. T. Marinetti – G. P. Lucini
Paolo Buzzi – A. Palazzeschi – E. Cavacchioli
Corrado Govoni – Libero Altomare
E. Cardile – Luciano Folgore – G. Carrieri
Mario Bètuda – E. Manzella Frontini
Auro d'Alba – Armando Mazza

PEINTRES FUTURISTES

U. Boccioni – C. D. Carrà – L. Russolo
G. Severini

MUSICIENS FUTURISTES

Balilla Pratella



50.000 ADHÉSIONS